

Quelle culture pour la nature?

Danielle Fournier

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18814ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, D. (2005). Quelle culture pour la nature? *Spirale*, (200), 78–81.

QUELLE CULTURE POUR LA NATURE ?

L'AMBIVALENCE et l'incertitude des sentiments font partie de la vie. Comme plusieurs autres, je me sens souvent prise entre la mémoire, l'oubli et les rêves d'évasion. Cependant, si quelque chose m'habite, c'est bien la passion. Dans tous les sens, dans tous ses débordements. C'est ainsi que j'aime, c'est ainsi que j'enseigne. *Malgré tout, et en dépit de tout.* Actuellement, l'enseignement me semble de plus en plus « *gestionné et "excellisé"* » de pair avec la consommation culturelle dans laquelle on vit : tout est produit, client. On fait des visites d'écoles et on *zappe* devant la télé; on fréquente les manifestations culturelles comme on va au restaurant; on multiplie les cours de lecture rapide afin de maximiser le temps (perdu?) qu'on passe à lire.

Pourtant, je ne suis pas nostalgique et ne crois pas non plus que c'était mieux avant. Je pense avoir bénéficié de l'ouverture engendrée par la Révolution tranquille et des différents devenirs liés aux changements sociaux et culturels. Comme tant d'autres, j'ai pris le risque d'ouvrir des livres, et comme plusieurs autres femmes, celui d'écrire. Dans ces deux cas de parole, il y eut l'écoute. *Première réflexion : Comment parler à quelqu'un qui n'écoute pas ?*

J'ai toujours eu une situation *au moins double*, étudiante, professeure, et écrivaine. C'est parce que les professeurs-écrivains qui m'ont enseigné ont pris le risque d'ouvrir leurs livres devant moi, parce qu'ils m'ont permis de me conjuguer au présent, dans la continuité du passé, les yeux tournés vers l'avenir que j'ai pu recevoir d'eux leur parole, qu'elle ait été verte, ronde, ouverte ou celle, rayonnante, de l'atelier. Ces hommes et ces femmes m'ont accueillie et ont nourri en moi la passion, non pas en répondant à mes questions, mais en laissant là, flotter et vagabonder, les pensées *commencées* malgré leur incertitude et leur ténuité.

Oui, vagabonder. *Deuxième réflexion : le désir vagabonde.* D'autres professeurs, peut-être moins portés à écrire, mais tout aussi impliqués dans leur quête, ne m'ont pas cédé leur savoir, ils ne m'ont pas transmis leur culture non plus. Ils m'ont indiqué diverses avenues, ont mis à ma disposition plusieurs cartes géographiques où le continent noir pointait son nom et traçait des lettres vivantes. Des lettres vivantes.

Cet enseignement, qui relève, à bien y penser, d'un *enseignement* plus personnel qu'académique, parle de la vie et de l'amour. Il a su prendre le temps de rencontrer l'autre afin de le re-connaître pour ce qu'il est, de le connaître afin qu'il ait de la place et que des liens puissent voir le jour : c'est dans la lumière et grâce à elle qu'il est possible de voir les zones d'ombre. Dans la noirceur, peut-on voir ces rougeurs qui montent au visage quand se révèle quelque chose de soi ?

Nous marchons rapidement. Trop rapidement. Nous ne levons pas toujours les yeux vers celui qui vient à notre rencontre, vers celle qui traverse notre vie. Très souvent, nous ne sommes même pas là lors de cette rencontre, pris ailleurs, sollicité par autre chose, appelé à accomplir une performance sans y être, à dépasser quelque chose sans plaisir. Serions-nous devenus sans joie? Avons-nous besoin qu'on nous fasse rire pour rire?

Je ne suis ni triste, ni défaitiste. Je remarque que certains croient encore à la passion, mais que bien vite ils sont ramenés dans le cadrage « Excel », à la fonction « matrice » qui est bien loin d'en être une et sur laquelle l'empreinte s'efface sur commande. Dans ce contexte, le professeur est responsable des étudiants, d'abord de leur échec, surtout de leur abandon et toujours de leur démotivation. Mais le lien étroit qu'il arrive parfois à tisser entre lui et ses étudiants, ce petit quelque chose qui s'appelle ailleurs *le transfert*, ce petit quelque chose qui fait qu'une étincelle s'allume, qu'une lueur tout à coup surgit, que le désir d'être prend *forme*, qu'une parole intime, voire personnelle, jaillit, qu'une lecture s'ouvre au monde, ça, ce n'est pas de l'enseignement. Le professeur n'est pas là pour ça : il est là, non pas pour transmettre sa passion, mais pour être cette courroie de transmission qui, dans un véhicule automobile, communique la puissance du moteur aux roues motrices afin qu'elles ne s'enlisent pas sur un terrain glissant. *Réflexion parallèle : pourquoi sommes-nous si impatients de réussir?* On s'assure de vérifier le plan de cours, coquille vide, mais uniforme et donc standardisée, que les professeurs, obligés de remplir, surchargent de mots : le contenu est un échancier, les objectifs ressemblent à un calendrier, tout le monde est rassuré : il y aura du boulot. Et, au collégial, l'épreuve ministérielle en français de quatre

heures trente sera là pour valider les compétences, les acquis et autres habiletés. Il faut savoir tenir sa langue, qu'elle soit de bois ou de chair. *Autre réflexion parallèle : nous réussissons.*

Ne sommes-nous pas aujourd'hui ?

La transmission de la culture, cela ne veut-il pas dire sensibiliser des êtres aux écritures et aux aventures de l'écriture? N'est-il pas question d'explorer les cavernes sombres et lumineuses des mille et un récits? Ne devons-nous pas apprendre la lenteur du poème, la lecture à voix haute et à voix basse, chuchotée, la lecture au lit, avec du thé dans le silence apaisant d'une maison silencieuse? Ne sommes-nous pas tenus, par la force des choses, et en lien avec la vie elle-même, de prendre le temps d'entendre dans la poésie toute la musique du monde et la ponctuation de la danse? *Troisième réflexion : qui écoute qui?*

On pourrait ainsi regretter la Renaissance ou le néo-romantisme, époques qui suscitaient à la fois l'enthousiasme et la joie. Plus près de nous, on peut se dire que les années 70-80 ont tellement marqué l'histoire que plus rien n'est et ne sera jamais pareil. Que plus rien ne vaut maintenant. Mais voilà, c'est aujourd'hui que nous vivons et c'est quotidiennement que nous avons à faire — et affaire — avec de jeunes *âmes* qui ne savent pas ou qui savent autrement (ce que nous ne savons pas), mais dans la plupart des cas, ces *âmes* ont du mal à recevoir — peut-être parce que nous les avons trop gavées, sans pour autant leur avoir donné quelque chose qui ressemble à la vie.

Les plans de cours, qui désormais font office de contrat (au sens de la loi?), se sont déjà appelés des syllabus, et même si ce mot est un faux ami, il disait autre chose de l'enseignement : il proposait un lieu de rencontre(s) et d'échange(s). Pendant les cours, le silence du professeur était aussi éloquent que sa parole. Dire rien, c'est toujours dire quelque chose. Souvent ce qu'il disait nous dépassait. Il parlait une autre langue que nous devions apprendre. À ce jeu, plusieurs femmes ont tenté d'apprendre ce discours qui n'était pas le leur afin d'être reconnues par celui qui savait et ainsi faire corps avec l'insti-

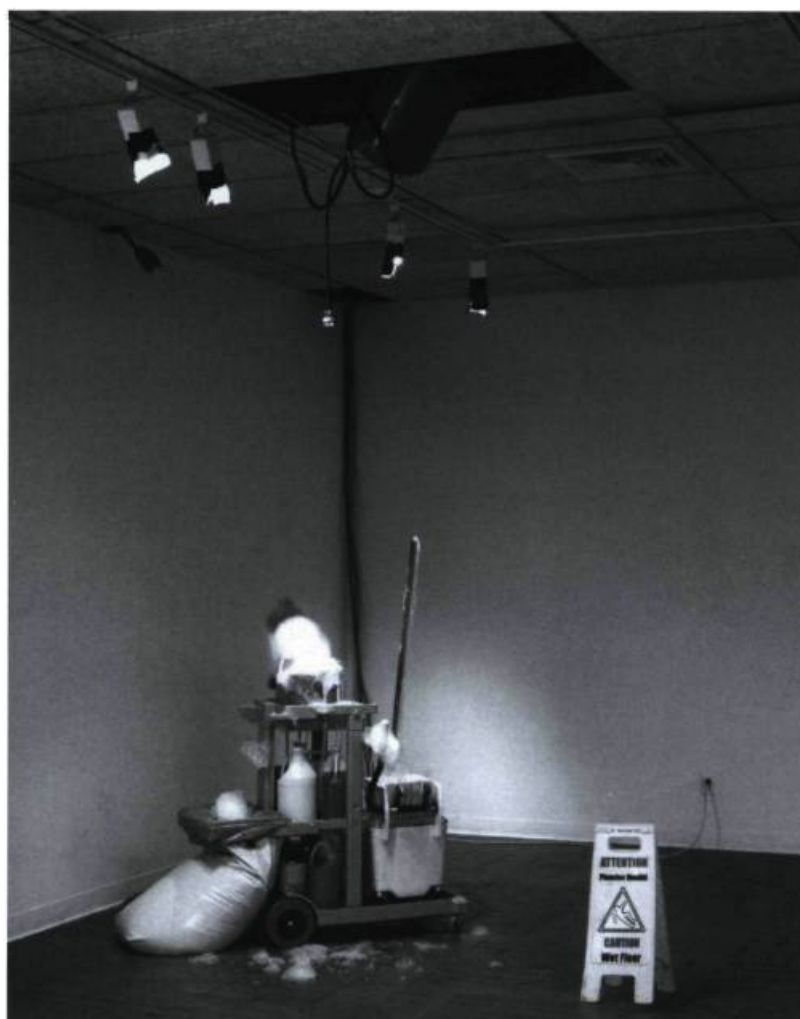
tution. Toutefois, et malgré les difficultés autant liées au sexe qu'à la classe sociale, il était possible d'imaginer un lieu de circulation de la parole. Je ne pense pas avoir été une étudiante modèle. J'ai eu de bons et de mauvais cours. Entendu de bons et d'inintéressants discours. Je sais reconnaître que la parole qui m'a été donnée a été une parole partagée, peut-être lente, mais une parole qui voulait faire le pont entre la vie des livres et la vie du cœur. *Quatrième réflexion : que trouve-t-on dans les livres, sinon la vie du cœur ?*

Dominée par la vitesse, soumise aux compétences et aux enjeux de la compétition, assujettie à la performance et contrôlée par des images, la transmission de la culture est régulièrement soumise aux palmarès. Du palmarès au best-seller des maisons d'enseignement, en passant par les idées reçues et colportées de bouche à oreille, nous attendons impatiemment d'être reconnus comme uniques et différents, exceptionnels et brillants.

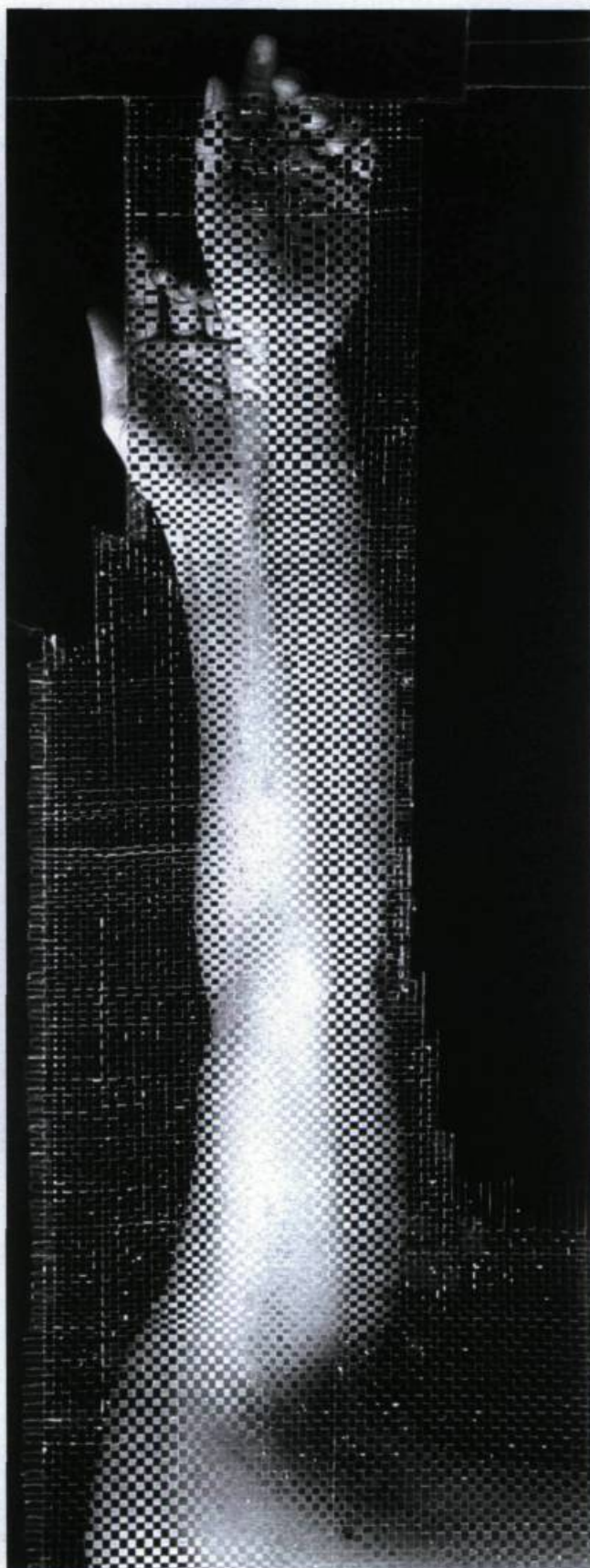
Pourtant, nous vivons dans un monde d'informations. On nous transmet en direct, en différé, en rediffusion ou en rappel, divers événements culturels, artistiques, politiques ou économiques. Nous sommes tour à tour branchés et câblés, connectés et fébriles, excités devant le spectaculaire des événements d'aujourd'hui. Malheureusement, demain arrive trop tôt et rarement avons-nous été aussi blasés devant hier. Il serait facile, dans ces conditions, d'être tenté par la nostalgie. Mais, non. Et pourquoi non ? Parce que. Parce que devant nous, il y a ces jeunes *âmes* qui, parfois, se laissent toucher. Et il suffit d'en toucher une pour que la lumière revienne.

C'est grâce à ceux et à celles qui m'ont faite et qui m'ont permis d'exister que je participe, à mon tour et à ma façon, à faire se continuer les *enseignements*. Ils m'ont appris une route tortueuse, singulière, une route pleine de lumière et donc d'ombre, d'arbres et de feuilles, une route peu fréquentée, mais fréquentée, aurait-on dit à un autre siècle, par des gens de qualité, des gens qui ont cette qualité d'être des *âmes vivantes* dans leurs écritures et dans leurs livres. Et je continue cette transmission/transgression de la culture, j'essaie d'*enseigner* pour la beauté et la continuité du monde, et comme d'autres, je reste résistante.

Danielle Fournier



Jean-Pierre Gauthier, *Le concierge est parti dîner*, 1998. Courtoisie de la galerie Jack Shainman, New York



Andrea Szilasi, *Two arms*, 1998, 52 x 143 cm, 2 épreuves argentiques sur papier fibre tissées ensemble.

Image tirée du portfolio du numéro du vingtième anniversaire,
« L'état des choses »

SPIRALE N° 168



Roberto Pellegriuzzi, *Les écorchés*, 1999, 325 x 251 cm. Photo : Jean-Claude Plancher

« La reine des géants, qui décidément appréciait beaucoup sa compagnie, lui fit construire, par les meilleurs artisans du royaume, une jolie petite boîte, confortablement meublée d'un hamac fixé au plafond, de deux chaises et d'une table vissées au plancher [...] Le capitaine la nommait fort joliment "my Travelling Closet", sa chambre de voyage. [...] Par les soins de Roberto Pellegriuzzi, la Galerie de l'UQAM s'est transformée, le temps d'une exposition, en une telle chambre de voyage. Ses œuvres récentes — trois paires de portraits photographiques monumentaux (325 x 251 cm) intitulées *Les écorchés* — semblent des fenêtres grillagées, à travers lesquelles nous pouvons apercevoir, comme Gulliver lui-même depuis sa petite boîte, des visages de géants endormis » (Olivier Asselin, « Le regard aveugle », critique de l'exposition *Terra incognita. Les écorchés*, Galerie de l'UQAM, du 1^{er} septembre au 9 octobre 1999).